

Comment la psychologie expérimentale française est-elle devenue cognitive ?

Régine Plas



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/586>

DOI : [10.4000/histoire-cnrs.586](https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.586)

ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 mai 2004

ISBN : 978-2-271-06145-4

ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Régine Plas, « Comment la psychologie expérimentale française est-elle devenue cognitive ? », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 10 | 2004, mis en ligne le 04 septembre 2007, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.586>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Comité pour l'histoire du CNRS

Comment la psychologie expérimentale française est-elle devenue cognitive ?

Régine Plas

Introduction

- 1 Depuis le début de la décennie 1980, en France, un secteur entier de la psychologie française revendique son appartenance à la constellation des sciences cognitives. Cette intégration ne concerne pas toute « la » psychologie, considérée en tant que discipline académique, enseignée dans des unités de formation et de recherche (UFR) qui délivrent des diplômes de psychologie à l'issue d'au moins cinq années d'études. Si cette précision est d'emblée nécessaire, c'est que le point de vue institutionnel est le seul qui permette de conférer à la psychologie une quelconque unité, en dépit des proclamations de ceux qui, depuis la fameuse leçon inaugurale prononcée à la Sorbonne en 1947 par Daniel Lagache (1903-1972), publiée en 1949 et rééditée jusqu'en 1990, sous le titre *L'Unité de la psychologie*¹, lui désignent un même objet, la conduite, étudié par des méthodes différentes mais complémentaires, la méthode expérimentale et la méthode clinique, la première étant propre à une orientation de la psychologie définie comme naturaliste et la seconde à une orientation de la psychologie définie comme humaniste.
- 2 La psychologie cognitive française est issue de la branche naturaliste de la psychologie, qui se nomme « expérimentale » ou « scientifique » ou encore « générale » et dont il est nécessaire, à présent, de rappeler en quelques mots les origines et l'histoire afin de tenter de comprendre par quelles voies et en fonction de quels enjeux institutionnels elle est devenue cognitive.

La psychologie expérimentale en France : origines et enjeux institutionnels

- 3 Les trois premiers laboratoires français de psychologie furent créés à la fin du XIX^e siècle. Le tout premier d'entre eux, le Laboratoire de psychologie physiologique, situé à la Sorbonne² et rattaché à la section des sciences naturelles de l'École pratique des hautes études (EPHE), fut fondé en 1889 par le physiologiste Henry Beaunis (1830-1921)

et dirigé par Alfred Binet à partir de 1894. La même année, Henry Beaunis et Alfred Binet fondèrent la revue *L'Année psychologique*, destinée à présenter les travaux du laboratoire qui, cependant, fut délaissé par Alfred Binet. En effet, ce dernier abandonna assez vite la psychologie de laboratoire, minutieuse et centrée sur la mesure, inspirée par les travaux allemands de Wilhelm Wundt et de ses élèves, au profit de monographies sur des sujets d'exception (grands joueurs d'échecs, auteurs dramatiques, calculateurs prodiges...) ou sur ses propres filles, qu'il entraîna à pratiquer une introspection systématique³, en même temps qu'il menait des expériences sur les enfants des écoles et élaborait, avec Théodore Simon, le fameux test dont la première version parut en 1905 dans *L'Année psychologique*.

- 4 En 1912, un an après la mort d'Alfred Binet, Henri Piéron (1881-1964) lui succède à la direction du laboratoire de la Sorbonne et de *L'Année psychologique*. Henri Piéron, qui deviendra, en 1923, titulaire d'une chaire de physiologie des sensations au Collège de France, restitue au laboratoire, ainsi qu'à la revue, l'orientation de psychologie physiologique et expérimentale que Henry Beaunis souhaitait initialement leur donner. Le laboratoire, qui s'appellera successivement Laboratoire de psychologie expérimentale et de physiologie des sensations, Laboratoire de psychologie expérimentale et comparée et enfin, de nos jours, Laboratoire de psychologie expérimentale⁴, sera, à la suite de Henri Piéron, dirigé par Paul Fraise (1911-1996) jusqu'en 1979. Paul Fraise restera également directeur de la revue jusqu'en 1994.
- 5 Henri Piéron et Paul Fraise possédaient tous deux un grand pouvoir institutionnel, tant au sein de l'Université qu'auprès des organismes de recherche et en usaient pour mener une politique offensive, destinée à faire connaître et à développer la psychologie telle qu'ils l'entendaient. Le Laboratoire de psychologie expérimentale sera, tant avant que longtemps après la Seconde Guerre mondiale, le creuset et la référence de la psychologie scientifique française : c'est en son sein que seront formés ou accueillis à un moment ou à un autre de leur carrière la plupart des enseignants et chercheurs en psychologie expérimentale qui, par la suite, essaieront dans d'autres universités et dirigeront ou créeront des laboratoires, tant à Paris qu'en province.
- 6 Toutefois, en dépit de l'expansionnisme militant de ses chefs de file, la psychologie expérimentale devra, tout au long de son histoire, composer à des degrés divers, selon le moment, avec d'autres orientations de la discipline. Rappelons, par exemple, que les premiers psychologues français, à la suite d'Hippolyte Taine (1828-1893) et de Théodule Ribot (1839-1916), considéraient que la pathologie mentale fournissait une méthode d'étude privilégiée des fonctions psychologiques normales. Pierre Janet (1859-1947) inaugure une longue tradition de psychologues universitaires à la fois philosophes et médecins, et fonde en 1904, avec Georges Dumas, l'autre grande revue française de psychologie, le *Journal de psychologie normale et pathologique*. Celle-ci cessera de paraître trois ans après la mort de son directeur, Ignace Meyerson (1888-1983), créateur pour sa part de la « psychologie historique ». Après la Seconde Guerre mondiale, sous l'impulsion de Daniel Lagache puis de Juliette Favez-Boutonier (1903-1994), tous deux philosophes, médecins et psychanalystes, le développement de la psychologie clinique place la psychologie expérimentale dans la situation paradoxale de revendiquer en permanence sa vocation à être une psychologie à la fois scientifique et générale⁵, et de voir les étudiants se tourner massivement vers les formations en psychologie clinique et en psychopathologie. Cette situation, source de nombreux conflits entre cliniciens et expérimentalistes, perdure encore de nos jours dans la plupart des universités

françaises. On peut même avancer qu'elle constitue une des spécificités de la psychologie en France et la rappeler permet de comprendre les enjeux des rattachements institutionnels de la psychologie à l'université et au CNRS, dont il sera question à présent.

La psychologie : science humaine ou science de la vie ?

- 7 Dès l'origine, comme on l'a vu, la psychologie expérimentale telle que la concevaient Henry Beaunis, Henri Piéron ou Paul Fraisse⁶ établit des liens privilégiés avec la physiologie nerveuse. Rappelons que le Laboratoire de psychologie physiologique, fondé par Henry Beaunis, était rattaché à la section des sciences naturelles de l'EPHE.
- 8 Toutefois, c'est à partir de 1945, avec l'essor du CNRS et son orientation vers la recherche fondamentale⁷, que la question de la place de la psychologie en son sein va se poser. Bien qu'il ne soit pas possible d'entrer dans une analyse détaillée de l'influence respective des forces en présence à un moment donné, la brève chronologie qui va suivre fait assez clairement apparaître que cette place, sans cesse remise en question, dépend de l'efficacité de leurs stratégies.
- 9 Le 2 juin 1948, une loi réorganise le CNRS. La psychologie, rattachée depuis 1945 à la philosophie dans le groupe des sciences humaines, se retrouve réduite à la psychologie sociale, en compagnie de la sociologie, dans la section 11 du Comité national : « sociologie et psychologie sociale ». Pour leur part, les philosophes constituent la section 13, cependant que la physiologie nerveuse est rattachée à la biologie⁸. En 1961, la psychologie divorce par consentement mutuel d'avec la sociologie et une section 31, « psychologie », est créée, qui a vocation à accueillir des psychophysiologistes, lesquels, semble-t-il, ne se bousculent pas pour y entrer⁹. En 1965, une section 20, « psychophysiologie et psychologie, science du comportement » est créée dans le département des sciences exactes et naturelles et coexiste avec la section 31, qui se trouve toujours du côté des sciences humaines. Enfin, en 1967, les deux sections sont fusionnées pour former la section 21, « psychophysiologie et psychologie », rattachée aux sciences de la vie. Actuellement, le terme de psychologie n'apparaît plus dans l'intitulé d'aucune des sections et les chercheurs en psychologie se trouvent dans la section 29 du département des sciences de la vie, « fonctions mentales, neurosciences intégratives, comportements ». À compter de l'automne 2004, en l'état actuel des discussions en son sein, la section 29 devrait devenir la section 27, « comportement, cognition, cerveau¹⁰ ». Ainsi, depuis les années 1970, la psychologie clinique et la psychologie sociale ne sont plus représentées au CNRS, à l'exception notable du Laboratoire de psychologie sociale de la cognition et de psychologie cognitive (CNRS et université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand), qui dépend de la section 29, et de quelques chercheurs ayant réussi à s'intégrer dans des sections du département des sciences de l'homme et de la société.
- 10 En revanche, à l'Université, les UFR ou les départements de psychologie sont rattachés au secteur des sciences humaines et sociales, en dépit de diverses tentatives controversées pour les insérer dans des universités à dominante scientifique¹¹. L'on pourrait même considérer qu'un mouvement inverse à celui qui a abouti à la situation actuelle de la psychologie au CNRS s'est produit puisque, à quelques rares exceptions près, les étudiants ne sont plus obligés d'aller suivre les enseignements de psychophysiologie dans les facultés des sciences, comme ce fut le cas pendant de longues années après la création de la licence de psychologie, en 1947 : actuellement, ces enseignements, qu'ils s'appellent encore psychophysiologie ou de plus en plus

souvent, depuis quelques années, neurosciences, sont dispensés au sein des UFR de psychologie au même titre que ce qu'il est d'usage d'appeler les spécialités de la discipline¹². Comme on l'a vu, les étudiants, quand il s'agit de choisir leur spécialisation en DESS, donc leur future profession, se tournent, à une écrasante majorité, vers la psychologie clinique et la psychopathologie.

- 11 Cette présentation historique, pour schématique qu'elle soit, devrait être utile au lecteur pour une meilleure compréhension de la transition de la psychologie expérimentale vers la psychologie cognitive, qui se dessine à partir de la fin des années 1960 en France.

La psychologie expérimentale en France avant la « révolution cognitive »

- 12 C'est à présent un poncif que de parler, dans une terminologie d'inspiration kuhnienn¹³, de la « révolution cognitive » qui aurait mis fin, en psychologie particulièrement, à l'ère glaciaire du béhaviorisme triomphant¹⁴. Notons cependant que depuis quelques années l'hypothèse d'un changement soudain de paradigme est quelque peu malmenée¹⁵. Toutefois, même si, en dépit de ces réserves, on admet que le développement du cognitivisme a pu être ressenti rétrospectivement comme un réel bouleversement par les psychologues des États-Unis d'Amérique, où le béhaviorisme a très longtemps dominé la psychologie, cela ne saurait concerner la psychologie française. En effet, dans la psychologie expérimentale française et francophone, si des recherches d'inspiration béhavioriste eurent largement droit de cité, elles n'occupèrent jamais vraiment, tant s'en faut, tout le devant de la scène et coexistèrent toujours avec un nombre considérable de travaux trouvant leurs origines dans d'autres courants théoriques bien représentés en France : rappelons que Paul Guillaume (1878-1962), principal représentant français de la psychologie de la forme (*Gestalttheorie*) et auteur d'un manuel de psychologie réédité quatorze fois, fut professeur de psychologie à la Sorbonne de 1941 à 1948 et que Henri Wallon (1879-1962) fut de 1937 à 1949, professeur de psychologie et d'éducation de l'enfance au Collège de France, où il avait été élu grâce à l'appui de son ami Henri Piéron. Henri Wallon, qui fut également le maître d'œuvre du tome VIII (1938), intitulé *La Vie mentale*, de l'*Encyclopédie française* dirigée par Lucien Febvre, introduit l'ouvrage par la définition suivante, scandaleuse pour un béhavioriste orthodoxe : « L'étude de la vie mentale fait l'objet de la psychologie¹⁶. » Jean Piaget, enfin, qu'il n'est pas besoin de présenter, enseigna la psychologie de l'enfant à la Sorbonne de 1952 à 1963 et fut, avec Paul Fraisse, le codirecteur d'un monumental *Traité de psychologie expérimentale* dont les neuf tomes parurent entre 1963 et 1966. Or, les partisans de la *Gestalttheorie* et Jean Piaget sont souvent cités comme des psychologues cognitivistes avant la lettre ou comme des précurseurs de certains travaux de la psychologie cognitive contemporaine¹⁷. Si donc on définit, comme c'est parfois le cas, l'objet de la psychologie cognitive comme l'étude expérimentale de la structure des activités mentales (ou des processus internes, ou encore des mécanismes de la pensée), on peut dire que cette psychologie a toujours été représentée en France. Mais si l'objet de la psychologie cognitive et, plus généralement, celui des sciences cognitives, n'est pas aisé à caractériser, il ne saurait être défini simplement, par opposition au béhaviorisme, comme un retour à diverses variétés de mentalisme. La plupart des définitions font intervenir des notions comme celles de traitement et de stockage de l'information ou encore de représentations mentales décrites par un langage formel. Nous tiendrons donc ici que c'est lorsque ces notions et leurs variantes commencent à apparaître dans les publications des psychologues français, au cours des années 1970, que s'amorce le passage de la psychologie expérimentale à la psychologie

cognitive. Toutefois, c'est la diffusion, en France, des travaux de Noam Chomsky qui va fédérer un ensemble de chercheurs qui joueront par la suite un rôle actif dans sa définition et son développement.

L'essor de la psycholinguistique chomskienne en France

13 Il est généralement admis que les sciences cognitives trouvent leurs origines immédiates autour de la Seconde Guerre mondiale, dans les travaux d'Alan M. Turing, John Von Neumann, Norbert Wiener, Claude E. Shannon, etc. mais que leur structuration initiale aux États-Unis a lieu dans les années 1950 et doit beaucoup à Noam Chomsky, Jerry Fodor, Allen Newell et Herbert A. Simon et, pour ce qui concerne la psychologie, à Jérôme Bruner et à George A. Miller¹⁸. En France, comme partout ailleurs, la théorie mathématique des communications de Claude E. Shannon, plus connue des psychologues sous le nom de « théorie de l'information », dont on s'accorde à reconnaître qu'elle constitue une des sources majeures de l'intelligence artificielle (IA) et des sciences cognitives, a paradoxalement servi de modèle, pendant de longues années, aux psychologues béhavioristes, en particulier à ceux qui étudiaient l'acquisition, la compréhension et la production du langage avant qu'eux-mêmes ou d'autres psychologues ne reprennent à leur compte l'idée selon laquelle l'activité mentale consiste essentiellement à traiter, stocker, récupérer et utiliser de l'information¹⁹. Ce n'est qu'à la fin des années 1960 que les travaux de Noam Chomsky, en particulier, commencent à avoir une large audience, tant en linguistique qu'en psycholinguistique²⁰, comme en témoigne le succès éditorial de l'*Introduction à la grammaire générative*, de Nicolas Ruwet²¹. En 1968, un numéro de la revue *Psychologie française*, organe de la Société française de psychologie, est entièrement consacré à des recherches de psycholinguistique inspirées par la grammaire générative, présentées lors d'une journée d'études de la section de psychologie expérimentale, le 2 mars 1968. Il contient, en particulier, un article de Jacques Mehler sur la réalité psychologique de la grammaire générative²². L'année suivante, le même Jacques Mehler coordonne un numéro de la revue *Langages* intitulé « Psycholinguistique et grammaire générative²³ ». De fait, à partir de la fin des années 1960, et jusqu'au début des années 1980, si l'on se réfère à *L'Année psychologique*, vitrine de la psychologie expérimentale française, qui publie en moyenne une quarantaine de recherches, notes et revues critiques par an, on constate une montée en puissance régulière des travaux de psycholinguistique : d'un seul article en 1968 on passe à quatre en 1974, à six en 1978 et à dix en 1983. Il est vrai qu'à cette date, les publications témoignent de nouvelles orientations de recherches dans les domaines de la pragmatique et de la sémantique, après la remise en question d'une psycholinguistique centrée exclusivement sur la grammaire. Signalons également, qu'au cours des années 1970, un pôle très actif de recherche en psycholinguistique s'était développé autour de Georges Noizet, au sein du laboratoire de psychologie expérimentale de l'université d'Aix-en-Provence.

14 Ce qui est régulièrement mis en exergue, lorsque les psychologues français évaluent l'apport des travaux de Noam Chomsky à la psychologie cognitive, est sa célèbre et virulente critique de l'ouvrage du béhavioriste Burrhus F. Skinner, *Verbal Behaviour*²⁴, ainsi que la distinction qu'il opère entre « compétence » et « performance » qui, si elle concerne d'abord l'activité langagière, vaut pour toutes les activités cognitives, comme le fait observer, en 1980, l'auteur anonyme d'un rapport sur l'avenir de la psychologie²⁵ : la performance, définie comme les réalisations effectives d'un sujet dans un domaine cognitif donné, ne reflète pas toujours sa compétence, soit ce qu'il connaît, consciemment ou non, dans ce domaine cognitif. « Pour la psychologie cognitive [la

compétence] est envisagée comme une structure interne dans le système, dont il faut préciser les propriétés²⁶. »

- 15 On voit, même si l'on peut soupçonner qu'il s'agit d'une lecture quelque peu rétrospective de leur histoire, que les psychologues français mettent en avant, d'une part, la contribution de Noam Chomsky au discrédit du béhaviorisme et, d'autre part, l'idée, longuement discutée par les psycholinguistes chomskiens, que le psychologue a pour tâche de valider un modèle de la compétence, c'est-à-dire un modèle formalisé des capacités mentales sous jacentes aux comportements. Rappelons également qu'à l'époque, soit à l'apogée du structuralisme dans le champ des sciences humaines françaises, la linguistique, considérée comme un modèle de scientificité, fascinait les psychologues de laboratoire à qui il n'avait pas échappé, de surcroît, que, par leurs nombreux aspects psychologiques – voire, pour certains, leur psychologisme –, les modèles de Noam Chomsky se prêtaient particulièrement à une tentative de validation expérimentale. La psychologie de laboratoire française était donc toute prête à s'engager dans ce nouveau domaine de recherches qui, très rapidement, fut étendu à d'autres secteurs que la seule activité langagière²⁷ et la psycholinguistique se présentait comme un modèle de collaboration scientifique interdisciplinaire, laquelle deviendra par la suite, comme on le sait, le credo des sciences cognitives.
- 16 Toutefois, la redéfinition et la reconfiguration de la psychologie scientifique française ne doivent évidemment pas tout à la vogue du chomskisme. D'une part, les chercheurs français avaient pris connaissance des modèles, venus d'outre-Manche et d'outre-Atlantique, du fonctionnement de l'esprit humain conçu comme un système de traitement de l'information. Dès 1958, le psychologue anglais Donald E. Broadbent avait proposé un modèle des mécanismes attentionnels fondé sur l'hypothèse que, dans le flux des informations parvenant aux sujets, certaines, après avoir été sélectionnées grâce à un « filtre sélectif », étaient stockées temporairement dans un système appelé « mémoire à court terme²⁸ ». Ce modèle, généralement considéré comme le premier modèle computationnel en psychologie, connut un grand succès en France, de même que, pour citer deux exemples bien connus, le modèle des structures de la mémoire formulé par Richard C. Atkinson et Richard M. Shiffrin (1968) ou le modèle dit de la « mémoire sémantique » de M. Ross Quillian (1968).
- 17 D'autre part, du côté de la psychologie expérimentale de l'enfant, les recherches inspirées par l'épistémologie génétique de Jean Piaget étaient, durant les années 1970, à leur zénith. On doit toutefois se demander quel rôle doit être assigné à ces travaux dans un historique de la psychologie cognitive en France puisque, de même que l'ensemble des travaux qui ne se réclamaient pas du béhaviorisme – ou même le critiquaient explicitement –, ils s'étaient développés bien avant la « révolution cognitive ». Il ne suffit pas, évidemment, de les qualifier de cognitivistes avant la lettre et il conviendrait d'examiner en quoi ils ont contribué au développement de la psychologie qui se réclame du cognitivisme, comment s'est faite leur intégration en son sein et quelles révisions théoriques en sont issues. Cette question complexe ne saurait être examinée ici sans tomber dans un schématisme excessif. Cependant, une évocation du colloque devenu quasi légendaire, organisé en 1975 par Massimo Piattelli-Palmarini²⁹ sous l'égide du Centre Royaumont pour une science de l'homme, qui se tint à l'abbaye du même nom³⁰, en donnera un aperçu. On vit se confronter, en présence et avec le concours de leurs auteurs, les thèses constructivistes de Jean Piaget et les thèses nativistes de Noam Chomsky. Plus généralement, la question des rapports entre

structures cognitives et structures biologiques fut au centre des débats. Dans l'avant-propos de l'ouvrage publié à la suite de ce colloque, Massimo Piattelli-Palmarini indique que l'idée de confronter les systèmes conceptuels de Jean Piaget et de Noam Chomsky, qui « ne cessent d'inspirer [...] d'innombrables travaux scientifiques un peu partout dans le monde³¹ », lui est venue de la constatation du statut « paradigmatique » acquis par leurs théories dans le débat « inné-acquis », donnant, par ces considérations, la mesure de l'audience qu'avaient à l'époque les deux auteurs. Ce colloque, qui réunit des spécialistes connus venus d'horizons variés (psychologie, philosophie du langage, linguistique, spécialistes de l'IA, neurobiologistes...), préfigure la coopération interdisciplinaire que les cognitivistes, arguant de sa fécondité inégalée, mettent au centre de leur projet de constituer une nouvelle science de l'esprit.

- 18 Toutefois, il faudra attendre une dizaine d'années pour que s'engage, en France, le processus institutionnel qui aboutira à la structuration des sciences cognitives³². Nous nous en tiendrons ici à la seule psychologie cognitive et au repérage chronologique de quelques jalons qui marquent la redéfinition de la psychologie scientifique, qui s'amorce autour des années 1980, c'est-à-dire avant l'émergence des sciences cognitives dont elle sera évidemment partie prenante. Par la suite, son histoire institutionnelle se confondra, en partie du moins, avec celle du mouvement cognitiviste en France.

Des processus cognitifs à la psychologie cognitive : revues, rapports, manuels

- 19 Dès 1972, Jacques Mehler, psycholinguiste, chercheur à l'École pratique des hautes études, avait fondé, avec Thomas G. Bever, une revue pluridisciplinaire en langue anglaise intitulée *Cognition*. Toutefois, ce n'est qu'un peu après, au milieu des années 1970, que sont publiés, dans des revues de psychologie françaises, les tout premiers travaux comportant le terme « cognitif » dans leur titre et dont le thème annonce la psychologie cognitive future³³.
- 20 À la fin de la décennie, l'expression « psychologie cognitive » est devenue, semble-t-il, d'usage courant, si l'on se réfère à la présentation de la psychologie qui se trouve dans le rapport Aigrain et dont nous avons supposé ci-dessus qu'elle avait été rédigée par Jacques Mehler : dans un paragraphe intitulé « Les apports de la psychologie cognitive », l'auteur, s'il indique que « la psychologie cognitive s'intéresse aux aptitudes cognitives de l'espèce humaine, conçues comme des types de computations mentales³⁴ » et qu'elle est une « psychologie du traitement de l'information [qui] s'inspire largement des théories liées à l'informatique, à l'intelligence artificielle, à la linguistique³⁵ », affirme en conclusion que « la psychologie cognitive a favorisé les réflexions communes entre la psychologie théorique et la neuropsychologie, ainsi qu'avec les autres neurosciences³⁶ ». Il en appelle enfin à un rapprochement entre les enseignants des facultés des sciences et ceux des facultés des lettres et sciences humaines et à la création d'un centre de sciences cognitives. On voit déjà se dessiner dans ce rapport la configuration de ces dernières, ainsi que les enjeux disciplinaires à l'origine de futurs conflits entre spécialistes de l'IA et spécialistes des neurosciences³⁷, mais également au sein de la psychologie cognitive elle-même.
- 21 En 1981, la première revue de psychologie cognitive française³⁸, *Cahiers de psychologie cognitive*, dont le rédacteur en chef est Jean Pailhous, est créée avec le concours des universités de Provence et d'Aix-Marseille II. La même année est fondée l'Association pour la recherche cognitive (ARCo), qui organisera, l'année suivante, un colloque intitulé « Domaines et objectifs de la recherche cognitive », dont le rapport introductif avait été élaboré par l'informaticien André Lentin³⁹, professeur à l'université René

Descartes et Jean-François Le Ny, professeur de psychologie à l'université de Paris VIII, et auquel participeront de nombreux psychologues expérimentalistes. Dans son rapport de synthèse final, André Lentin avance l'idée qu'une discipline nouvelle, l'« intellectuelle », est en train de voir le jour. Dans le développement consacré à la psychologie cognitive, ou « étude du traitement de l'information⁴⁰ », il est indiqué que son « idée de base, qui est commune à tous les chercheurs relevant de l'approche cognitive, est que le système nerveux – mais aucun tabou n'empêche plus qu'on dise aujourd'hui aussi bien l'activité psychologique, voire l'esprit (*mind*) – a, comme l'une de ses fonctions principales [...] de saisir, conserver et élaborer l'information qu'il rencontre dans son milieu de vie⁴¹ ». En dépit de cette surprenante citation, qui semble assimiler fonctionnement du système nerveux et activité psychologique, le rapporteur se situe clairement dans une perspective cognitiviste computationnelle, comme l'indique d'ailleurs le néologisme « intellectuelle⁴² » (qui ne rencontra guère d'écho par la suite) destiné à baptiser un nouveau domaine réunissant la psychologie, la linguistique, la logique, l'informatique et l'IA. La création de l'ARCo et le colloque de définition qui la suit marquent donc la première tentative explicite d'un regroupement interdisciplinaire dans lequel la psychologie expérimentale semble jouer un rôle important.

Conclusion

- 22 En 1988-1989 paraît le premier numéro spécial du *Bulletin de psychologie* intitulé « Psychologie cognitive », ce qui indique que celle-ci est reconnue comme un domaine désormais constitué de la psychologie⁴³. En 1989, le premier tome du premier traité français du même nom est publié⁴⁴. Dès les toutes premières lignes de leur préambule, les auteurs affirment que l'évolution de fond qui a marqué la psychologie scientifique des vingt dernières années, à savoir la problématique du traitement de l'information, a abouti à « un remodelage du champ de la psychologie qui se traduit par une réunification conceptuelle de champs disciplinaires autonomes (psychologie générale, psychologie sociale, psychologie du développement, psychologie industrielle), qui acceptent de parler un même langage⁴⁵ ». Cette affirmation, éminemment cryptée, fait apparaître au lecteur averti quels sont les enjeux institutionnels, au sein de la psychologie, du développement de la psychologie cognitive. Comme on l'a vu ci-dessus, l'expression « psychologie générale » désigne la psychologie expérimentale qui, selon les auteurs, se trouve donc intégrée, sous la bannière du cognitivisme, dans un ensemble de spécialités de la psychologie utilisant la méthode expérimentale ou, à tout le moins, des méthodes considérées comme scientifiques. Il est de fait que dans ces spécialités s'est développée une orientation cognitiviste qui peut d'ailleurs, dans certains cas, coexister avec d'autres orientations, parfois très réticentes vis-à-vis de la psychologie cognitive. Enfin, il est sous-entendu que certains secteurs de la psychologie n'acceptent pas de parler le langage du traitement de l'information, ce qui est le cas, évidemment, de la psychologie clinique. Sans aborder ici la question beaucoup trop complexe des enjeux scientifiques, on voit que la psychologie cognitive a permis un regroupement sous-disciplinaire susceptible d'opposer un front uni à la psychologie clinique qui, comme on l'a vu ci-dessus, attire la grande majorité des étudiants.
- 23 L'interdisciplinarité, de son côté, a permis à la psychologie cognitive de participer aux programmes de recherche lancés par le ministère de la Recherche et/ou le CNRS. Selon Brigitte Chamak⁴⁶, l'histoire de l'institutionnalisation des sciences cognitives en France est traversée par des tensions opposant partisans d'une approche qui met au premier plan la production de modèles formels décrivant les fonctions cognitives en termes

d'opérations logiques et partisans d'une approche centrée sur le fonctionnement cérébral. Cette tension transparait déjà dans deux des textes que nous avons cités, les rapports Aigrain et Lentin, mais la structuration de la psychologie cognitive s'est faite d'abord, comme on l'a vu, selon la première de ces approches.

- 24 Toutefois, depuis le début des années 1990, les progrès des techniques d'imagerie cérébrale ont suscité, chez certains psychologues cognitivistes, l'espoir d'une véritable rupture épistémologique d'où pourrait naître une nouvelle discipline, issue d'une « nouvelle alliance » entre spécialistes du cerveau et psychologues⁴⁷. D'aucuns vont jusqu'à affirmer que le cerveau est devenu l'objet de la recherche de pointe sur les fonctions cognitives et que tout laboratoire de psychologie cognitive est tenu d'utiliser l'imagerie cérébrale⁴⁸. De fait, la plupart des laboratoires de psychologie expérimentale ou de psychologie cognitive développent actuellement un secteur de recherches en neuropsychologie cognitive ou s'emploient activement à le faire. Cependant, les proclamations triomphales des spécialistes de l'imagerie cérébrale fonctionnelle ne laissent pas d'évoquer celles d'un Théodule Ribot qui, à la fin du XIX^e siècle, mettait au crédit des progrès de la physiologie nerveuse d'avoir ouvert la voie à une psychologie enfin scientifique et elles s'inscrivent dans cette tradition qui a instauré dès l'origine un lien organique entre cette dernière et la physiologie. Mais Théodule Ribot, s'il avait écrit en 1884 : « C'est l'organisme et le cerveau, sa représentation suprême, qui est la personnalité réelle⁴⁹ », a toujours distingué, en dernière analyse, le fait physiologique du fait psychologique. Or, si l'on considère que le péan à la gloire de l'imagerie cérébrale fonctionnelle s'accompagne, chez les auteurs cités ci-dessus, de l'épithète du dualisme cartésien, on est en droit de se demander de quel monisme il s'agit à présent. C'est évidemment la question du réductionnisme neurophysiologique qui est alors posée, ou en d'autres termes, il s'agit « de savoir si les descriptions psychologiques de la cognition peuvent être progressivement réduites à des descriptions neurobiologiques⁵⁰ ». Pour cet auteur, psychologue cognitiviste lui-même, la réponse à cette question lancinante conditionne l'avenir de la psychologie cognitive. Ce débat, d'actualité chez les psychologues cognitivistes, est récurrent depuis les origines de la psychologie, qui l'hérite de la philosophie, et il n'est pas absolument certain que les progrès incontestables de l'imagerie cérébrale règlent la question des rapports de l'âme et du corps ou, si l'on préfère, du cerveau et de la pensée.

NOTES

1.D. Lagache, *L'Unité de la psychologie : psychologie expérimentale et psychologie clinique*, Paris, PUF, 1949.

2.Le second, le Laboratoire de psychologie et de linguistique expérimentales, fut fondé à la faculté des lettres de Rennes par Benjamin Bourdon en 1896 et le troisième, le Laboratoire de psychologie expérimentale, créé, probablement autour de 1898, par le psychiatre Édouard Toulouse, dans l'Asile de Villejuif, sera rattaché en 1900 à l'École pratique des hautes études.

3. Il publie les résultats de ses expériences sur ses filles dans *L'Étude expérimentale de l'intelligence*, en 1903.
4. Unité mixte de recherche n° 8581, CNRS-université René Descartes.
5. Dans nombre d'UFR de psychologie, l'enseignement de psychologie expérimentale a longtemps été appelé « psychologie générale », ce qui justifiait qu'elle occupe une place prépondérante dans le cursus des étudiants.
6. L'acception de l'expression « psychologie expérimentale » à la fin du XIX^e siècle est loin d'être fixée et assez différente de ce qu'elle est devenue par la suite (J. Carroy et R. Plas, « The Origins of French Experimental Psychology. Experiment and Experimentalism », *History of the Human Sciences*, vol. 9, n°1, 1996, p. 73-84). De fait, l'intitulé « psychologie physiologique », même s'il indique que la psychologie doit s'édifier sur des bases physiologiques, se réfère également à la psychologie de laboratoire telle qu'elle était pratiquée en Allemagne par W. Wundt (J. Carroy et R. Plas, « L'historiographie et l'épistémologie des premiers psychologues de langue française). Autour de l'Avant-propos et de l'Introduction de la revue *L'Année psychologique* (1894-1895) », à paraître in J.-C. Pont et F. Walter (éd.), *Pour connaître le XIX^e siècle. Science et philosophie des sciences à la fin du siècle*.
7. Karine Pellé, « Chronologie historique du CNRS », 1999, mémoire de Dess en information et communication, université Jean Moulin, Lyon III. Article en ligne sur le site du CNRS : www.cnrs.fr/Archives/Histoire/chrono_histoire.html
8. G. Vermès, « La recherche en psychologie au CNRS, son institutionnalisation de ses débuts jusqu'aux années 1950. Construction d'une unité disciplinaire », *Bulletin de psychologie*, 52 (2), 1999, p. 213-222, p. 220.
9. Ibid.
10. Je remercie Maya Hickmann, membre de la section 29, de m'avoir communiqué cette information.
11. La plus controversée d'entre elles eut lieu en 1978 : dans un « Rapport sur la recherche en psychologie en France », rédigé à la demande de la mission Recherche du secrétariat d'État aux Universités, les auteurs, se réclamant tous de la psychologie scientifique et déplorant « l'écartèlement nocif dont souffre la recherche fondamentale entre psychologie et psychophysiologie » demandaient leur « réunification [...] dans un environnement à dominante scientifique » (F. Bresson et al., *Rapport sur la recherche en psychologie en France, 1978*, document ronéoté, archives personnelles de R. Plas, p. 66). Ce rapport suscita une levée de boucliers dans la communauté universitaire, y compris parmi bon nombre de psychologues expérimentalistes.
12. Les autres spécialités sont, généralement : psychologie clinique, psychologie expérimentale (ou cognitive), psychologie du développement (ou de l'enfant), psychologie différentielle, psychopathologie et psychologie sociale.
13. T. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962.
14. Voir par exemple : H. Gardner, *Histoire de la révolution cognitive. La nouvelle science de l'esprit*, 1985, Paris, Payot, 1993 ; B. Baars, *The Cognitive Revolution in Psychology*, New York, Guilford, 1986 ; J. Bruner, *Car la culture donne forme à l'esprit : de la révolution cognitive à la psychologie culturelle*, 1990, trad. fr. : Paris, Eshel, 1991.
15. J. D. Greenwood, « Understanding the "Cognitive Revolution" in Psychology », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 35 (1), 1999, p. 1-22.

- 16.H. Wallon, « Introduction à l'étude de la vie mentale », in L. Febvre (éd.), Encyclopédie française, tome VIII, Paris, Société de gestion de l'Encyclopédie française, 1938, p. 8 04-3.
- 17.M. Richelle et O. Fontaine, « Du comportementalisme au cognitivisme », Confrontations psychiatriques, n° 26 (supplément), 1986, p. 291-309 ; A. Weil-Barais, « Repères théoriques », in A. Weil-Barais (éd.), L'Homme cognitif, Paris, PUF, 1993, p. 33-62 ; G. Tiberghien, « La psychologie cognitive survivra-t-elle aux sciences cognitives ? », 1999, article en ligne sur le site de l'Institut des sciences cognitives (Lyon), www.isc.cnrs.fr/wp/wp99-7.htm
- 18.Voir l'article de B. Chamak, dans ce même numéro.
- 19.J.-F. Le Ny, « Le développement actuel de la psychologie scientifique », L'Année psychologique, 89, 1989, p. 213-238.
- 20.Rappelons que la « psycholinguistique » est née aux États-Unis, en 1951, lors d'un séminaire d'été à l'université de Cornell, suivi peu après de la création d'un comité, composé de psychologues (dont G.A. Miller) et de linguistes, qui élaborera rapidement un vaste programme de recherches interdisciplinaires (voir J.-M. Peterfalvi, Introduction à la psycholinguistique, Paris, PUF, 1970, p. 11).
- 21.N. Ruwet, Introduction à la grammaire générative, Paris, Plon, 1967.
- 22.J. Mehler, « La grammaire générative a-t-elle une réalité psychologique ? », Psychologie française, 13, n° 2, 1968, p. 137-156.
- 23.J. Mehler (éd.), « Psycholinguistique et grammaire générative », Langages, 16, 1969.
- 24.N. Chomsky, « Un compte rendu du "Comportement verbal" de B.F. Skinner », 1959, trad. fr. : Langages, 16, 1969, p. 16-49.
- 25.Il s'agit d'un rapport intitulé « La psychologie : un pont avec les sciences de la vie », inclus dans Construire l'avenir. Livre blanc sur la recherche présenté à Monsieur le Président de la République, plus connu dans la communauté scientifique sous le nom de « Rapport Aigrain », du nom du physicien Pierre Aigrain (1924-2002), alors secrétaire d'État à la Recherche, qui l'avait suscité et en avait rédigé la présentation. Le rédacteur du rapport sur la psychologie est très probablement le psycholinguiste J. Melher, seul psychologue au sein du comité de rédaction de ce livre blanc.
- 26.Pierre Aigrain et al., Construire l'avenir. Livre blanc sur la recherche présenté à Monsieur le Président de la République, Paris, La Documentation française, 1980, p. 157.
- 27.J.-M. Peterfalvi, Introduction à la psycholinguistique, op. cit., p. 158.
- 28.Donald E. Broadbent, Perception and Communication, New York, Pergamon Press, 1958.
- 29.M. Piattelli-Palmarini (éd.), Théories du langage. Théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky, Paris, Seuil, 1979.
- 30.Voir également l'article de M. Jeannerod dans ce même numéro.
- 31.Ibid., p. 11.
- 32.Sur ce point, nous renvoyons à l'article de B. Chamak dans ce même numéro.
- 33.Voir par exemple, J. Blanc-Garin, « Recherches récentes sur les images mentales : leur rôle dans les processus de traitement perceptif et cognitif », L'Année psychologique, 74, 1974, p. 533-564. ; J. Pailhous, « Influence de la modalité visuelle sur l'élaboration cognitive de relations spatiales : quelques modèles récents », Psychologie française, 20, 1975, p. 17-24. ; M. Denis et D. Dubois, « La représentation cognitive : quelques modèles récents », L'Année psychologique, 76, 1976, p. 541-562.
- 34.P. Aigrain et al., Construire l'avenir..., op. cit., p. 156.
- 35.Ibid.

36. Ibid., p. 158.
37. Voir B. Chamak dans ce même numéro.
38. Cette revue fait suite aux Cahiers de psychologie, publiés depuis 1962.
39. A. Lentin, Rapport sur la recherche cognitive, 1982, document en ligne sur le site de l'ARCo : www.utc.fr/ARCo/organisations/lentin.html
40. Ibid., p. 3.
41. Ibid.
42. L'ARCo publie, depuis 1985, une revue intitulée *Intellectica*.
43. Le Bulletin de psychologie, fondé en 1947, était à l'origine le bulletin du Groupe des étudiants en psychologie de l'université de Paris (Géup) et il publiait surtout les cours magistraux des professeurs enseignant à la Sorbonne. Par la suite, après 1968, il devint la revue universitaire généraliste de la psychologie française, publiant articles et numéros spéciaux dans tous les secteurs de la discipline. Il constitue de ce fait une caisse de résonance des thèmes d'actualité dans le domaine.
44. C. Bonnet, R. Ghiglione, J.-F. Richard et al., *Traité de psychologie cognitive. Perception, action, langage*, Paris, Dunod, 1989.
45. Ibid., p. V.
46. B. Chamak, « Les frères ennemis des sciences cognitives », *Cerveau et Psycho*, n° 1, 2003, p. 7-9.
47. O. Houdé, B. Mazoyer et N. Tzourio-Mazoyer, *Cerveau et psychologie*, Paris, PUF, 2002.
48. O. Houdé, « La psychologie à la découverte du cerveau », *Cerveau et Psycho*, n° 1, 2003, p. 4-6.
49. T. Ribot, « Les bases intellectuelles de la personnalité », *Revue philosophique*, 1884, XVIII, 410-446, p. 445.
50. G. Tiberghien, « La psychologie cognitive... », *op. cit.*, p. 7.

RÉSUMÉS

How French Experimental Psychology Became Cognitive

The French cognitive psychology derives from naturalistic branch of psychology, which defines itself at the end of XIXth century as physiological psychology and during the XXth century as experimental psychology. A brief historical reminder of institutionalization of psychology in France, of its different theoretical orientations and of the reattachment of the scientific psychology to the CNRS's life sciences department is followed by an evaluation of the french experimental psychology before the growth of the cognitive sciences. It emerges that in France, where, unlike the United States, behaviourism has never been hegemonic, we cannot describe cognitive revolution, since « gestaltist » and « piagetian » trends, often quoted as cognitivist before the concept had been invented, were well represented. However, if we refer to a definition of cognitive psychology that allows notions as information processing and storage to intervene in France, it is mainly at the end of 1960's that this psychology is born alongside the development of Chomsky's psycholinguistics. Actually, on the one hand, the generative grammar gives a formal description of mental abilities, that psychologists will try to validate, and on the other hand, psycholinguistics constitutes a first model of the cooperation between two disciplines that will be

afterwards concerned in the cognitive sciences structuring. In 1975, a seminar about the question of relations between cognitive and biological structures brought together, around Piaget and Chomsky, specialists coming from various disciplinary fields. This seminar, that was memorable, prefigures the interdisciplinary collaboration that is pointed up by cognitive sciences. It is only in the early 1980's that laboratory psychology moved up from cognitive processes study to definition of a cognitive psychology field ; this one was based on the problematics of information processing and on cooperation with other disciplines within the cognitive research association. Afterwards, as in cognitive sciences, will the opposition spread out the cognitive psychology between computational approach supporters and those who back up an approach based on working of brain. Since early 1990's, because of functional cerebral imaging progress, a certain number of experimental psychology or cognitive psychology laboratories endeavor to develop cognitive neuropsychology. So they renew with the beginning of french psychology traditions, that indissolubly ties up psychology and nervous physiology.

AUTEUR

RÉGINE PLAS

Régine Plas a été enseignante en psychologie expérimentale et membre du laboratoire de psychologie expérimentale jusqu'en 1989 (spécialiste de psycholinguistique) ; puis elle s'est reconvertie en histoire de la psychologie et, à présent, elle est professeur d'histoire de la psychologie à l'Institut de psychologie de l'université René Descartes, membre du Cesames et membre associé du Centre Koyré. Elle est responsable scientifique du projet « De l'âme corps au corps esprit. Les concepts mis en pratiques et les pratiques mises en concepts. Histoire croisée de la psychologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse, XIX^e-XX^e siècles » (ACI Histoire des savoirs). Elle a publié des articles et un ouvrage sur l'histoire de la psychologie française, surtout sur la période qui précède la Grande Guerre, et elle rédige actuellement avec deux collègues un livre en deux volumes sur l'histoire de la psychologie française, des origines jusqu'aux années 1970.